

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

La poudre et la neige

**Saint-Mars, Anne Gabrielle de Cisternes de Courtiras de Poilloüe
de**

Paris, 1859

IX. Le vicomte de Pocey

urn:nbn:de:hbz:5:1-25481

« Si je ne vous revoyais jamais ! disait-il, si mon aïeul avait raison !

— Je n'oserais jamais rester seule avec ce vilain portrait, mon ami, ce portrait qui vous a frappé d'un coup terrible. S'il allait descendre de son cadre et se promener dans la tour en me menaçant !

— Ne parlez pas de ce portrait, ne me parlez pas de ce spectre ; je l'ai revu cette nuit, il m'a prédit ce même malheur, ce malheur devenu bien plus grave depuis que vous m'aimez, depuis que vous avez promis d'être à moi. N'est-ce pas assez des fantômes de ma jalousie ? Le roi, le roi, Sylvie, je n'y pense pas sans frémir.

— Ne m'a-t-il pas exilée, Monsieur ? répliqua la marquise en folâtrant.

— Et s'il vous rappelle ?

— Je vous assure que j'irai bien vite ; ce vieux château va me paraître mortel une fois que vous n'y serez plus.

— Et alors vous le reverrez, il recommencera ses galanteries, il vous plaira peut-être.

— Vous ne me connaissez guère, marquis : un amant couronné ne saurait être mon fait ; je veux porter la couronne, mais non pas la saluer chez un autre. »

On avertit M. de Montcalm que ses chevaux étaient prêts ; il fallut partir. M^{me} de Vauconcelle ne put faire autrement que de se trouver mal.

IX

LE VICOMTE DE POCEY.

La marquise ne dormit pas de la nuit ; elle eut des attaques de nerfs et des convulsions qui semblaient tout à fait étranges à Cerise, peu accoutumée aux *sentiments* de sa maîtresse.

« Je ne sais ce qu'a Madame la marquise, disait-elle à

Jasmin, il faut que M. le marquis de Montcalm l'ait ensorcelée : figurez-vous , mon cher, qu'elle a pleuré ! »

Jasmin s'en alla en levant les bras et les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de l'énormité de ces paroles.

« Cerise , murmura M^{me} de Vauconcelle d'une voix éteinte , si Camille n'est pas arrivé d'ici à deux heures , on enverra un exprès à Pocey. Je l'attendais hier au soir, et je ne croyais pas rester ainsi seule encore aujourd'hui.

— Cela suffit , Madame.

— Dis-moi , Cerise , je veux qu'on mette un crêpe noir sur le grand portrait du chevalier de Gozon , dans la tour. Si je voyais ce misérable homme , je crois que j'en deviendrais folle. Quelle heure est-il ? quel temps ? Comment ! il fait soleil ! Mon Dieu ! que j'ai souffert ! Donne-moi un miroir : je dois être à faire peur. »

Et la femme désespérée se retourna vers sa glace pour attacher les rubans de son bonnet. Elle se regarda à plusieurs reprises , et toutes ces réflexions l'amènèrent à demander son rouge et ses mouches.

« Allons , se dit la jeune soubrette , Madame n'en mourra pas encore pour cette fois-ci. »

Vers deux heures un carrosse entra dans la cour, une jolie dame en descendit lestement.

« Où est la marquise ? cria-t-elle au premier laquais qu'elle rencontra. Dans la tour ?

— Madame la marquise n'est pas encore levée.

— Est-ce qu'elle est malade ?

— Je l'ignore ; mais si Madame le désire , je vais faire descendre M^{lle} Cerise.

— Appelez-la , je vous prie. »

Cerise arriva presque sur-le-champ. Le belle dame l'attendait au salon.

« Eh bien ! Cerise , qu'a donc ta maîtresse ?

— Oh ! Madame la vicomtesse , Madame a grand besoin

de vous, elle est d'une tristesse mortelle; elle a pleuré, Madame; auriez-vous cru cela?

— Parbleu, non! Et pourquoi a-t-elle pleuré?

— Madame la marquise le confiera sans doute à Madame, si Madame veut venir la retrouver dans sa chambre.

— Il faut donc que ce soit bien grave. Pleuré, Sylvie! Elle aura reçu quelque mauvaise nouvelle: ses diamants sont volés. Enfin, nous allons voir.»

Cerise conduisit la visiteuse vers l'appartement de M^{me} de Vauconcelle.

« Voilà Madame la vicomtesse, dit-elle en ouvrant la porte.

— Dieu soit loué! qu'elle entre, murmura la marquise du fond de son alcôve. Viens, ma chère amie, je soupire après toi. Prends cette bergère. Que de choses à te dire!

— Eh bien! parle, qu'as-tu? D'où vient cette douleur?

— Ah! ma reine, il est parti!

— Qui?

— Le marquis de Montcalm. Il s'en va en Amérique. En Amérique, te figures-tu cela? Il n'y a que moi au monde qui puisse avoir un amant en Amérique.

— Il y en a beaucoup d'autres par le temps qui court. Mais, ma toute belle, ce n'est pas une raison pour te poser en Andromaque. Tu sais cela depuis longtemps, et tes gémissements me semblent un peu en retard.

— Mais je l'ai vu!

— Ah! tu l'as vu; c'est différent

— Il a passé vingt-quatre heures ici, tête à tête avec moi, presque tout le temps, dans la tour de Gozon. Je lui ai juré qu'à son retour je serais sa femme. Et si tu savais combien il en est charmé! Que d'esprit! que de cœur! J'en ai la tête tournée.

— Oh! mon Dieu! quel volcan! Eh bien! alors, comment l'as-tu laissé partir?

— Hélas! il l'a fallu. Son honneur, la guerre, le roi, que

sais-je ! Et puis je n'avais pas envie de me marier tout de suite, tu comprends ?

— Oh ! je comprends à merveille, moi qui viens de laisser le vicomte à Pocey, par amour conjugal. Il voulait absolument me suivre ; j'ai eu toutes les peines du monde à m'en débarrasser.

— Pauvre vicomte !

— Oui, je te conseille de le plaindre !

— Ma chère, je plains tout le monde à présent. Tu ne te figures pas combien une grande passion rend pitoyable pour les maux d'autrui.

« Qui ne compatirait aux maux qu'on a soufferts. »

— Ah ça, tu as donc une grande passion ?

— Il y a une heure que je te le répète.

— Ah ! c'est autre chose. A présent tout s'explique.

— Oui, je m'y suis décidée. Des galanteries, tout le monde en a ; des coquetteries, c'est encore plus commun : mais un sentiment véritable, un amour sincère, cela ne se rencontre plus. Je veux réhabiliter notre siècle et les femmes de la cour ; je veux qu'on me cite dans les générations à venir comme la duchesse de La Vallière, ou Gabrielle de Vergy. Je ne reculerai devant aucun sacrifice pour prouver ma flamme. Enfin tu verras !

— Ah ! ma belle Sylvie, il y aura une révolution à Versailles. Le marquis de Montcalm est un heureux coquin !

— Eh bien ! il ne le croit pas. Il se plaint ; il m'accuse de légèreté, de barbarie. Ma chère vicomtesse, les hommes sont bien ingrats !

— Il y a longtemps que je sais cela. Qu'allons-nous faire à présent ?

— Que puis-je faire sinon de pleurer l'absence du marquis ? D'ailleurs, n'y suis-je pas forcée ? ne suis-je pas en exil ? Tu vois qu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

— C'est fort ennuyeux !

— Ennuyeux ? oh ! que non. Tu verras. Moi, j'adore ces émotions-là ; je ne les connaissais pas encore : tu ne te figures pas combien je suis heureuse d'être malheureuse ainsi.

— Oui, je conçois, le malheur qu'on s'impose, on est libre de s'en débarrasser quand on n'en veut plus.

— Je t'en prie, ne te moque pas de moi, ce que je te dis est très sérieux.

— Nous allons donc nous établir en Arcadie ? Eh bien ! je ne demande pas mieux, ce sera du nouveau. J'étudierai les grandes passions dans leurs effets et dans leurs causes ; et qui sait ? cela me rendra peut-être philosophe.

— Je vais me lever et faire ma toilette ; tu resteras près de moi, n'est-ce pas ?

— La douleur te le permettra-t-elle ? Mettras-tu de côté le rouge pendant ton veuvage ? Ne te verrons-nous pas des pleureuses ?

— Non ; mais ce qui me console en me remariant, c'est d'ôter cet affreux petit voile noir de veuve qui me déplaît tant dans ma coiffure.

— Au fait, c'est une grande consolation, sans compter le mari.

— Le mari ! mon cher Montcalm ! que je l'aime ! qu'il est beau ! quelle bonne grâce il doit avoir dans son commandement ! Est-ce que les femmes de ce pays ne vont pas toutes en être folles ? Cela ne m'inquiète guère.

— Quelle robe met Madame la marquise ? demanda Cérise, qui venait d'entrer.

— Une robe deourgouran gris, des dentelles noires, je veux être en deuil au moins pendant huit jours.

— Tu as tort, le gris ne te va pas.

— Que m'importe ? il n'est plus près de moi !

— Sais-tu, Sylvie, que lorsque tu ne m'amuseras plus, tu m'ennuieras furieusement avec tes élégies ?

— On voit bien que tu n'as jamais aimé !

— Jamais rien que M. de Pocey, et cela ne vaut pas la peine d'en parler, je t'assure. »

On entendit dans la cour le bruit d'un carrosse et de plusieurs chevaux.

« Qu'est-ce cela ? Regarde, je t'en prie, je n'en ai pas le courage. Si c'était lui ! s'il revenait ! »

— Tu en serais bien fâchée au fond, car le mariage suivrait de près. C'est un beau vis-à-vis, ma foi ! fort élégant, et des gens à cheval en livrée très riche. Eh ! mais, voilà Madame la première présidente du parlement de Normandie, puis Monsieur son neveu qui lui donne la main. Tu sais, ce joli chevalier Vaudrecy, officier de marine. Ah ! qu'est-ce que je vois ? Luceuil, ma chère, le beau Luceuil ! Mon Dieu ! quelle élégance ! D'où vient-il ? Il sort d'une boîte. On n'a pas l'idée de cette toilette. Madame la présidente a là deux chevaliers bien choisis.

— Cerise, dit la marquise avec une légère nuance d'humeur, hâte-toi d'appeler Jasmin, qu'on me coiffe ; il faut que je reçoive tous ces gens-là. Il est inconvenant de faire attendre Madame la présidente ! Tu me remplaceras quelques instants, chère amie ; je vais me dépêcher. Dis que je suis souffrante. Prie Madame la présidente de vouloir bien rester à dîner, avec ces Messieurs ; fais prévenir le maître d'hôtel, qu'on prépare tout : je n'ai pas la force de m'en occuper.

— Ah ! oui, dans ton état, pauvre Sylvie, c'est tout simple ! Je vais faire pour le mieux. »

Jasmin commença à coiffer sa maîtresse, qui se montra mécontente de tout ; elle essaya trois bonnets simples et à rubans blancs ou gris, elle trouva qu'ils ne lui allaient pas et les jeta au milieu de la chambre.

« Si Madame prenait cette fontange rose ? c'est si peu de chose, et Madame sait comme elle lui va bien. »

— Non, non, Cerise, je ne veux pas. Du rose, non, c'est impossible, je l'ai juré.

— Alors, voilà encore une petite couronne de violettes.

— Du violet ! c'est encore pis. Je serai noire comme une chauve-souris. Mon Dieu ! que c'est insupportable ! »

Jasmin prit sans rien dire une touffe de nonpareille rose et la posa sur la tête de la marquise avec une coquetterie si charmante, elle trouva, malgré elle, ses yeux si brillants, sa physionomie si agaçante, qu'elle n'eut pas le courage d'ôter le pompon.

« Voici la robe grise et les dentelles noires, Madame ; tout est près.

— Mais, Cerise, je suis malade ; Madame la présidente m'excusera de paraître en déshabillé. Donne-moi donc le peignoir de guipure. Je l'avais pendant qu'il était là, ajouta-t-elle en soupirant.

— Oui, Madame a raison, cette toilette sera plus convenable, et lui siéra bien mieux surtout.

— Tu trouves, Cerise ? Il le trouverait aussi, lui ! »

Aussitôt qu'elle fut prête, la marquise entra au salon. Après mille excuses à Madame la présidente, elle se tourna languissamment vers le chevalier de Vaudrecy, et lui demanda s'il comptait bientôt reprendre la mer.

« Je suis à Cherbourg avec une frégate, Madame ; j'ai appris l'arrivée de Madame la présidente au Havre, où je suis venu lui présenter mes devoirs. L'heureux hasard m'a amené auprès de vous, et je ne sais comment le remercier de cette bonne fortune.

— Où allez-vous, Monsieur le chevalier ?

— Peut-être en Amérique.

— En Amérique ! »

Et la marquise soupira profondément.

« Mon Dieu ! Madame, dit le baron de Luceuil, M^{me} de Pocey nous avait annoncé que vous aviez vos vapeurs, que vous preniez votre absence de la cour au sérieux ; je m'attendais à vous voir entourée de crêpes, et je vous trouve plus fraîche, plus jolie, plus parée que jamais.

— Parée, Monsieur ! un négligé pour lequel je demande l'indulgence de Madame la présidente.

— Le fait est, chère marquise, que tu m'envoies faire une apologie de ta santé et de ta toilette, que tu me fais prendre des airs de circonstance, afin d'excuser tes langueurs et tes rubans noirs, et te voilà pimpante, le bouquet sur l'oreille. Ma chère amie, tu commences trop tôt.

— Je suis si mal à mon aise, vicomtesse, si triste ! j'aurais besoin de me distraire, et puis...

— Ah ! je comprends, interrompt M^{me} de Pocey, regardant les deux jeunes gens avec un sourire, les grandes passions ont des crises. »

Le reste de la journée se passa ainsi en conversations ; M^{me} de Vauconcelle employa toutes ses séductions à retenir ses hôtes quelques jours.

« Je suis forcée de retourner au Havre, Monsieur le premier président doit m'y prendre demain matin ; mais si ces Messieurs veulent rester...

— Nous ne vous laisserons certainement pas revenir seule, Madame la présidente ; mais si Madame de Vauconcelle daigne nous le permettre, nous reviendrons demain.

— J'en serai charmée, Messieurs, répondit la marquise ; nous ferons une promenade sur l'eau : avec le chevalier, cela deviendra une croisière. »

Aussitôt que les deux amies furent seules, M^{me} de Pocey dit à la marquise :

« Ma chère Sylvie, tu n'as pas encore l'habitude du sentiment, cela se voit de reste. Malgré toi, la coquetterie te pousse ; il faut convenir aussi que nous avons là deux charmants cavaliers. Je les crois amoureux de toi, je ne te le cache pas, et c'est là une victoire. Le divin Luceuil, le délicieux Vaudrecy, rebelles jusqu'ici à l'amour sérieux ! ils font comme toi leur apprentissage.

— Qu'est-ce que cela me fait maintenant ? Il n'existe plus pour moi qu'un homme en ce monde, et il est bien loin ; c'est si vrai que je n'ai rien remarqué de tout cela. Luceuil, dis-tu, Luceuil amoureux ! lui qui s'est jusqu'ici

joué de tous les cœurs ? Je ne le croirai jamais. Qu'est-ce qui a pu te le faire supposer ?

— Oh ! cela t'est égal ; pourquoi te fatiguer de ces minuties-là ?

— Sans doute, aussi est-ce simplement pour causer. Ce petit chevalier de Vaudrecy, qui s'est tant moqué du duc de Nivernais, il serait pris à son tour !

— Les pauvres gens, ils sont bien à plaindre ! tu ne vas pas leur accorder la plus petite attention, ils en seront pour leurs peines ; ils ont bien choisi leur moment ! Dans ton nouvel état, tu ne te donneras pas même le soin de te parer pour eux. A propos, tu as donc renoncé aux pleureuses ?

— Je t'assure que tu me contraries au dernier point avec tes railleries ; tu ne peux pas me comprendre, et voilà tout. Bonne nuit, je vais penser à mon cher Montcalm. Que ce chevalier est heureux d'aller en Amérique ! »

Le lendemain, la marquise s'éveilla fort tard ; elle se sentait un peu ranimée pourtant, et elle demanda à Cerise s'il n'y avait encore rien de nouveau au château.

« Une lettre, Madame la marquise.

— Une lettre ! donne donc.

— Elle a été apportée par un courrier ce matin, de très bonne heure.

— C'est de lui, mon Dieu ! voyons. »

Elle lut :

« Ma belle Sylvie,

« Comment vous peindre mon bonheur et mon désespoir
« en vous quittant l'autre jour ! Vos larmes, vos précieuses
« larmes qui me peignaient vos regrets, sont toutes restées
« sur mon cœur, j'aurais voulu les y recueillir. J'ai eu mon
« audience de congé aujourd'hui, le roi m'a donné ses or-
« dres avec une bienveillance tout aimable. Je vais partir,
« le devoir cruel m'entraîne loin de vous ; mais mainte-

« nant je n'ai plus que de doux pressentiments : je revien-
« drai bientôt recevoir le prix glorieux auquel vous m'avez
« permis d'aspirer. Conservez-moi votre tendresse, con-
« servez-la-moi tout entière ; songez à moi à chaque instant
« de votre vie, et n'ajoutez pas aux tourments de l'absence
« celui de douter de votre amour. Adieu, il faut que je
« m'arrache à cette pensée si chère, il faut que je me mette
« en route. Ecrivez-moi, je vous en conjure. Je m'embar-
« que à Brest dans huit jours, et ensuite l'immensité des
« mers sera entre nous. A vous mon âme et ma vie.

« SAINT-VÉLAN DE MONTCALM. »

M^{me} de Vauconcelle relut deux fois cette lettre, elle la trouvait si douce à entendre !

« Comme il m'aime ! se disait-elle, et comme je l'aime aussi ! que nous serons heureux à son retour ! »

La porte de sa chambre s'ouvrit sans qu'on y frappât, et le vicomte, en costume de cheval, entra en riant aux éclats.

« Bonjour, ma belle marquise, lui dit-il. Je viens d'avoir une scène avec ton palefrenier ; il a monté ma jument dans la cour, et elle l'a jeté par terre ; il prétend que c'est un animal féroce. Je ris encore de sa singulière figure.

— Tu es bien heureux d'être si gai ! Je le suis aussi, moi, mais non plus avec ces démonstrations de petite fille : j'ai une lettre de lui.

— Vraiment ! montre-la-moi. C'est bien tendre, n'est-ce pas ?

— Aussi tendre que je puis le désirer. Mais où vas-tu dans cet équipage ?

— Au-devant des deux beaux cavaliers que tu attends ce matin. Nous allons courir dans la prairie aux chats ; ma jument les distancera, j'en suis sûr ; c'est une des premières coureuses d'Angleterre.

— Va, Camille, si cela t'amuse, que Dieu te garde longtemps ces goûts et ces jouissances! »

Le vicomte riait plus fort encore.

« Ma chère amie, tu es si drôle avec tes airs de mélancolie, que je ne puis m'en taire; heureusement l'arrivée de nos beaux jeunes gens te rendra un peu de gaieté.

— Il faut que je me lève; laisse-moi et cours à ta promenade. Je veux être prête à votre retour. »

Le vicomte s'approcha de M^{me} de Vauconcelle et la baisa au front, puis il sortit en fredonnant un air de chasse, et bientôt le galop de son cheval annonça son départ.

La marquise mit une grande réflexion à sa toilette; il fallait y déployer toute la science d'à-propos, et cela demandait un plan très arrêté pour prendre juste la nuance voulue, sans aller trop loin ni d'un côté ni de l'autre. Elle se décida enfin pour une robe toute blanche, avec des agréments pareils; elle ne mit pas la moindre parure dans ses cheveux, si ce n'est un petit oiseau-mouche avec des yeux de diamants et un collier de rubis, lequel fut placé là apparemment pour représenter l'Amérique, ainsi que le disait la vicomtesse.

Puis elle alla s'asseoir dans son salon d'été, elle prit une position aussi savante que sa toilette, et elle attendit. Une demi-heure après, les cavaliers entrèrent dans la cour.

« Je l'avais bien dit, s'écria le vicomte en entrant, c'est moi qui triomphe, mon Hébé a battu tous ses rivaux.

— Oui, répondit Luceuil, il nous faut baisser pavillon, et nous le faisons de bonne grâce: c'est au moins un mérite.

— Nous sert-on à déjeuner, Sylvie? je me meurs de faim.

— Déjeuner, ce mot arrive un peu tard, il est près de midi.

— Dîner si vous voulez, je n'y tiens pas; j'ai faim, voilà tout ce que je puis dire.

— Mon Dieu! Monsieur le vicomte, répliqua la marquise

d'un air enjoué, puisque vous êtes si pressé, donnez vos ordres vous-même. Mais ne changez-vous pas de toilette?

— Moi! et pourquoi faire? Tu m'admettras bien ainsi à ta table?

— Même en bottes? »

Et ses yeux se fixèrent sur les jolis pieds du vicomte emprisonnés dans une botte à l'anglaise, tandis que le baron et le chevalier avaient déjà pris le costume de salon.

« Ces messieurs ont mieux fait que toi, vois-tu, Camille. Tu te déranges, mon cher ami, tu n'es plus aussi élégant; j'ai peur que tu neournes tout à fait au coureur. C'est depuis ton voyage à Londres.

— Que veux-tu, ma chère, répliqua le vicomte avec une légère émotion dans la voix, il faut bien s'étourdir et se consoler avec quelque chose; autant vaut ce hochet-là qu'un autre. »

Le maître d'hôtel annonça qu'on était servi, et on passa dans une délicieuse salle à manger, tout en stuc et en peintures. Le repas le plus délicat, les vins les plus choisis attendaient les convives, et bientôt une gaieté communicative chassa le chagrin de la marquise. Notre immortel La Fontaine l'a dit :

« Chassez le naturel, il revient au galop. »

Hélas! la belle Sylvie redevint coquette, spirituelle, légère; elle oublia le pauvre Montcalm plusieurs heures; elle reprit, sans s'en apercevoir, ses adorables façons, ses mignardises, ses regards assassins, ses poses agaçantes; elle acheva de tourner la tête aux deux jeunes gens, et ses yeux brillèrent de tout l'éclat du triomphe.

Après le déjeuner on monta dans le bateau; on descendit cette belle rivière de Seine que Paris a masquée de ses maisons, et qui reprend joyeusement son cours lorsqu'elle est débarrassée de cette ceinture de boue. Le chevalier conduisait l'embarcation avec toute l'importance d'un vaisseau

à trois ponts. C'était entre lui et M. de Luceuil un assaut d'esprit et de galanterie.

« Lorsque vous serez en route pour l'Amérique, dit le vicomte, vous vous souviendrez de cette promenade, n'est-ce pas, chevalier?

— Vous allez donc décidément en Amérique, monsieur de Vaudrecy? reprit la marquise, à qui ce mot rappela sa grande passion. Vous êtes bien heureux!

— Vous pouvez jouir du même bonheur quand il vous plaira, Madame. Tous les vaisseaux de Sa Majesté seront fiers de vous porter.

— Comment! au milieu de l'armée? Vous riez, chevalier!

— M. de Montcalm est un des plus galants seigneurs de France, et je suis sûr qu'il vous recevrait enseignes déployées.

— Par exemple, gare aux sauvages! continua M. de Luceuil.

— Y a-t-il donc des sauvages avec l'armée?

— S'il y a des sauvages! et des plus étranges; ils ont des idées sur la civilisation qui ressemblent très peu aux nôtres.

— Mon Dieu! est-ce que M. de Montcalm sera au milieu de tout cela?

— Ce seront ses gardes du corps ordinaires: il est impossible de faire la guerre dans ce pays sans la participation de ces messieurs.

— Dites-moi, chevalier, dans vos voyages en avez-vous déjà vu de ces créatures? Est-ce qu'ils sont anthropophages?

— J'ai déjà été deux fois au Canada, et j'ai rencontré souvent des Iroquois ou des Hurons dans les rues de Québec; ils ne sont pas anthropophages, mais, comme vous l'a dit le baron, leurs mœurs sont très singulières. Je les ai peu étudiées par moi-même; ce que j'en sais de plus certain, c'est leur peau de cuivre rouge et leur tatouage.

— Cela doit être abominable, et il y en a assez pour désertir le pays.

— Quant à moi, reprit le vicomte, j'aurais grand plaisir à visiter ces peuplades; la vie est double au milieu de ces dangers, et le cœur me bat à cette seule pensée.

— Bien obligée, Camille, je n'y tiens guère, pour mon compte, et je me passerais volontiers de ce voisinage-là.

— Heureusement, Madame, il y a loin d'ici à l'Amérique.

— Pas si loin que vous le croyez peut-être, reprit le vicomte. »

La conversation en resta là, et deux jours s'écoulèrent sans que les jeunes gens pensassent à quitter le château; enfin un courrier arriva, portant des ordres de l'amiral commandant la flotte, et qui enjoignait à M. de Vaudrecy de rejoindre en toute hâte sa frégate. Il fit de tendres adieux à la marquise; le baron, attendu à Paris par madame sa mère, fut obligé de partir également, au grand chagrin de ces dames, que leur conversation divertissait fort.

Le lendemain de leur départ, elle était seule dans la tour; elle regardait la Seine et les diverses embarcations qui descendaient vers la mer. La vicomtesse entra.

« Eh bien! belle affligée, la douleur est donc revenue depuis que nos petits-mâîtres nous ont quittées? Franchement, je m'y attendais un peu; aussi j'aurais bien désiré les retenir.

— Je te prie de croire que ma douleur a toujours été la même; je la cachais par égard pour mes hôtes, mais elle ne m'en déchirait pas moins le cœur en secret.

— Bien en secret, c'est vrai, répliqua la vicomtesse. Et à quoi penses-tu maintenant?

— Je pense, ma chère, que ces bateaux vont à la mer et que la mer conduit au Canada.

— C'est une vérité positive, et tu envies le sort de ces vaisseaux fortunés qui se rendent peut-être aux Indes ou en Afrique.

— On voit bien que tu n'entends rien à l'amour, tu ne

même dirais pas de semblables pauvretés, répliqua la marquise avec dédain.

— Tu me rejettes ce compliment toute la journée ! Est-ce ma faute si j'ai un mari insupportable et si je suis déshéritée d'amour ? Mais ne nous querellons pas et parlons d'autre chose ; il faut te distraire à tout prix, Sylvie, ou tu perdrais ta beauté. Montons à cheval.

— Cela m'ennuie.

— Viens au Havre passer quelques jours.

— Cela m'ennuie.

— Fais atteler ton carrosse, allons à Tancarville.

— Cela m'ennuie.

— Allons faire des visites dans les environs.

— Cela m'ennuie toujours.

— Viens voir mon mari à Pocey.

— Cela m'ennuie encore davantage.

— Je te conçois, mais alors que faire ?

— Rester ici, dans ce pavillon où je l'ai vu pour la dernière fois, en face de ce portrait qui est celui de son ancêtre ; m'occuper de lui, de lui uniquement enfin.

— Eh bien ! restons et occupons-nous de lui. Sais-tu que c'est le plus joli homme du monde que ce marquis de Montcalm ! Ce que j'apprécie surtout chez lui, c'est ce caractère généreux et noble, auquel tout le monde rend justice. Je conçois qu'une femme soit orgueilleuse d'un amant comme celui-là, et si j'avais une semblable passion au cœur, je ne pourrais en rougir.

— Et puis si tu savais combien il est aimable, avec quelle finesse il manie son esprit, avec quelle grâce il plaisante ! Il est toujours habillé du meilleur goût et il a le plus grand air que je sache.

— On me contait à Versailles des traits de sa bravoure et de sa loyauté qui sont admirables : aussi chacun l'estime, à commencer par le roi.

— Toutes les femmes en sont folles.

— M. de Pocey et moi nous sommes honorés de son amitié.

— Voilà un bien joli petit bâtiment, ma reine, interrompit-elle en regardant la rivière; j'aimerais beaucoup à en avoir un semblable; qu'en dis-tu? »

La vicomtesse leva les yeux au ciel en souriant, puis elle se laissa retomber sur les coussins, comme avec un parti pris de terminer là la conversation.

Une demi-heure se passa en silence, la marquise se retournant sur son sofa, de l'air d'une personne parfaitement ennuyée, et poussant des soupirs effrayants.

« Ma pauvre amie, tu n'iras jamais jusqu'au bout de ton exil, pensa M^{me} de Pocey. Il me vient une idée, continuait-elle tout haut.

— Laquelle? Conte-la-moi.

— Mais c'est une idée folle, bizarre, extravagante même.

— Tant mieux! cela m'amusera peut-être.

— D'abord, et avant tout, il faut me répondre franchement, je dis franchement, comme si je pouvais réellement lire dans ton âme.

— Je te le promets.

— Aimes-tu M. de Montcalm, là, bien réellement? Ta grande passion est-elle autre chose qu'un jeu et une espèce de défi jeté au monde?

— Je l'aime de toute mon âme.

— Es-tu disposée à tout faire pour le lui prouver? Ne reculeras-tu devant aucun sacrifice?

— Devant aucun.

— Même celui de l'épouser?

— Même celui-là, et je ne suis fâchée que d'une chose, c'est de n'avoir pas consenti à l'épouser avant son départ.

— Eh bien! ma belle, j'ai un remède à tous tes maux, infaillible, si tu veux le faire tel que je te le prescrirai.

— Tu seras mon sauveur, ma mignonne, et je ne saurais te montrer trop de reconnaissance. Parle vite, qu'est-ce que c'est?

— Va rejoindre M. de Montcalm.

— Bah !

— Oui. L'argent ne te manque pas, fais chercher un vaisseau, arrange-le à ta fantaisie, places-y les marins qui te conviendront, et dans six semaines tu seras à Québec.

— La magnifique idée que tu as eue là, chère Camille ! jamais tu n'as montré autant d'esprit. Oui, tu as raison, c'est ce que je puis faire de mieux. Une grande passion excuse tout, et je n'en donnerai jamais une plus éclatante preuve qu'en allant épouser M. de Montcalm au Canada ; j'espère qu'on ne pourrait faire mieux !

— On ne parlera que de toi à la cour. Le roi sera furieux, il te regrettera dix fois davantage. Tu es exilée de Versailles, tu es bien libre d'aller en Chine, si cela t'amuse. Et Montcalm, quelle joie en te voyant arriver ! qu'il va être heureux et fier, lui qui prétendait que tu ne l'aimais pas !

— Je jouis d'avance de sa surprise. Mais, Camille, et les sauvages ?

— Que veux-tu qu'ils te fassent, les sauvages ? Ne seras-tu pas gardée par ton mari, par l'armée entière ? car tu suivras le marquis, n'est-ce pas ? tu iras au camp ?

— Quelle quantité de choses il me faudra emporter ! je crois qu'on manque de tout là-bas.

— Eh bien ! ton vaisseau est là, il y a de la place, puisqu'il faut toujours du lest. Le marquis est en mer à présent ; il sera arrivé longtemps avant nous ; tu lui écriras bientôt, je suppose ? Mais garde-toi de l'instruire de ton projet : il est nécessaire de le surprendre.

— Ma chère Camille, il manque une chose bien essentielle à notre invention : je ne puis aller seule si loin, et le choix d'un cavalier est difficile.

— Ton cavalier est tout trouvé.

— Prends garde ! Montcalm est jaloux, il est violent !

— Il ne prendra pas d'ombrage de celui-là, et d'ailleurs celui-là ne craint personne.

— Et qui donc ?

— Le vicomte de Pocey.

— Quoi ! dis-tu vrai ? ce serait possible !

— C'est fait.

— Alors je n'hésite plus. Mais l'autre, que dira-t-il ?

— Absolument rien. Il a son aumônier pour faire son trictrac, sa femme de charge pour soigner ses chiens, ses vassaux pour lui faire la révérence, et son maître d'hôtel pour son dîner ; il n'a pas besoin d'autre chose.

— Oh ! que je suis heureuse ! que je suis contente ! Occupons-nous de suite des préparatifs, d'abord du navire. Ce joli brick de tout à l'heure serait-il convenable ?

— Fi donc ! il est trop petit, on trouvera mieux que cela au Havre. Ton intendant est une espèce d'honnête homme, il a de l'intelligence, nous le chargerons de tout. Je vais prendre une plume et écrire à peu près les choses les plus essentielles. Voyons, qui emmenons-nous ?

— Cerise et ta femme de chambre, cela va sans dire.

— Bien ; c'est écrit.

— Mon maître d'hôtel, mon cuisinier de campagne, son aide et deux marmitons.

— Je vois que tu es une femme de précaution, tu penses au solide. Après ?...

— Mon valet de chambre, le tien, quatre valets de pied, Jasmin, puis deux lingères et deux tailleuses. Ah ! il nous faut aussi à chacune deux femmes de service.

— C'est trop juste ! Ensuite ?...

— Un de mes cochers, deux palefreniers, tes piqueurs. Embarquerons-nous des chevaux ?

— Je crois que c'est inutile, mais il faut prendre un carrosse : il ne doit y avoir dans ces colonies que des carrioles affreuses.

— Et je vais faire ôter ma cordelière de veuve des armoiries ; j'y vais écarteler Mercœur avec Montcalm, en effaçant Vauconcelle ; le marquis y sera très sensible.

— Tu as raison. Il me semble que notre suite est assez complète ainsi, il n'y manque rien.

— Rien qu'une chose fort essentielle : un aumônier.

— Ah ! ce sera peut-être difficile à trouver.

— Du tout, celui que j'avais ici l'année dernière, l'abbé Dumel, est au Havre ; je suis sûre qu'il ne me refusera pas.

— Nous y essayerons. Tu n'emmènes pas une femme de charge pour aider le maître d'hôtel à diriger cette valetaille et pour avoir soin du linge ?

— Si certainement, je l'avais oublié. Il est inutile de mettre Pompon sur la liste, on ne le laissera pas derrière nous.

— Non plus que sa maison. Il faut maintenant faire venir M. Marchand et lui donner tes ordres pour le bâtiment ; nous allons, j'espère, le meubler richement, et faire de notre prison flottante un petit palais. Que de choses différentes nous allons voir ! Si nous pouvions avoir une tempête, un naufrage !

— Comme tu y vas ! Je te remercie, je n'ai point envie de ces émotions-là. Tu vas donc être mon chevalier, mon protecteur, Camille ? Mais à quel titre ? il t'en faut un aux yeux de ceux qui te prendront pour un vrai jeune homme, comme cette bonne duchesse de Mirepoix, qui était presque amoureuse du joli petit vicomte.

— Ma chère Sylvie, tout le monde doit me croire un vrai vicomte, sans cela où serait ma protection ? Quel bonheur ! je vais quitter pour quelques mois ces chiffons et ces jupes, si pénibles à porter pour moi et dont je suis si embarrassée. Je les reprendrai au Canada, hélas ! Mais sur le vaisseau, ah ! j'y serai bien monsieur le vicomte, et personne ne m'en empêchera.

— Ce ne sera pas moi du moins. Enfin, à quel titre, Monsieur le vicomte, me conduisez-vous dans le nouveau monde ?

— Je suis l'ami, le cousin germain du marquis ; il m'a chargé de cette mission, et je m'en acquitterai d'une manière merveilleuse.

— Ce n'est pas tout encore. Je vais faire écrire à la tailleur, à M^{lle} Lambert, de me chercher ce qu'il y a de plus magnifique en robes et en parures : tu comprends qu'il faut éblouir ces colons. Ma robe de noce... Ah ! voyons, Camille, comment sera ma robe de noce ?

— En étoffe turque, ma chère : ces damas turcs brochés d'or sont la plus belle chose du monde.

— Tu as raison, je la prendrai couleur de rose. Quel dommage que je n'aie pas le temps de faire remonter mes diamants !

— Ce sera pour ton retour, pour ta présentation. Moi, j'ai heureusement les plus jolis habits d'homme qu'il soit possible de voir. Je les emporte tous.

— Allons, appelons Marchand et que tout soit mis en train sur-le-champ : il nous faudra bien au moins deux mois de préparations, juge !

— Deux mois ! j'ai peur qu'il n'en faille peut-être trois ! Une autre chose. Ne criera-t-on pas au scandale ? Si le roi l'apprend, gare le couvent et la lettre de cachet !

— M^{me} de Pompadour n'est pas ingrate : je lui écrirai tout, je la mettrai dans mes intérêts, elle me garantira de toute suite fâcheuse.

— Elle ne t'a pas garantie de l'exil.

— Je le crois bien. Elle avait si peur d'être supplantée !

— Le meilleur moyen est de cacher le but de notre voyage ; on ne le devinera pas, sois tranquille. Tu es veuve et libre, tu peux aller te promener où il te plaît ; quant à moi, mon mari me donne son autorisation, personne n'a besoin de se mêler de nos affaires. Je sais bien qu'il serait plus éclatant de partir en triomphe pour ces noces magnifiques et de crier à toute la terre : Nous avons une grande passion et nous allons en épouser l'objet, que nous avons été assez cruelle pour renvoyer au désespoir ; mais ce serait peut-être moins sûr.

— Alors, embarquons-nous incognito, j'y consens. Le bruit sera pour le retour, nous en jouirons mieux. J'écrirai

simplement à M^{me} de Pompadour que, pour me distraire de mon exil, je vais faire une petite excursion en Angleterre, en Espagne, n'importe où.

— Non, ne désigne rien, ce sera plus prudent. »

L'intendant entra en ce moment et reçut les ordres de sa maîtresse. Il avait toute la possibilité de se procurer de l'argent, et avec de l'argent les fantaisies les plus étranges pouvaient se satisfaire en ce temps-là comme aujourd'hui; il écouta respectueusement ce qui lui fut prescrit, et répondit :

« Ce sera fait, Madame la marquise.

— Rappelez-vous que je veux un navire commode, où je sois bien logée, où mes gens ne soient pas trop près de moi; que tout soit élégant comme dans mon hôtel de Paris, qu'on me détruise ces quantités de petites chambres, et que les officiers et le chef aient la possibilité de me servir sans être gênés. Vous connaissez mes goûts, choisissez ce qui vous paraîtra convenable. Voici la liste de mes gens, vous préviendrez ceux qui doivent me suivre. Si quelques-uns refusent, remplacez-les. Il faut mettre dans ce bâtiment des provisions de toutes sortes, je ne veux pas manquer de la moindre chose. Allez, Marchand, et si je suis contente de vous dans cette circonstance, vous aurez tout lieu de vous en applaudir. »

Marchand partit pour le Havre sans se donner le temps de manger. En moins de quinze jours il eut trouvé le vaisseau convenable, il eut fait son prix avec l'armateur, choisi un capitaine, engagé des matelots et mis à l'œuvre les ouvriers nécessaires. M^{me} de Vauconcelle était si heureuse de cette extravagance qu'elle ne pensait à autre chose. La vicomtesse lui annonça un matin qu'elle allait partir pour le château de Pocey afin de prévenir le vicomte de leur expédition.

« Je t'accompagnerai, ma chère amie, je ne te laisserai pas seule dans le danger; je vais avec toi.

— Ma chère amie, il n'y a aucun danger à craindre, tu

verras qu'on ne me fera pas une observation : car moi je suis, hélas ! aussi libre que toi-même ; et ce n'est pas le moindre de mes chagrins. On est étonné de la vie que je mène. C'est qu'on ne connaît pas mon caractère, toi-même tu ne le soupçonnes pas : je me suis fait homme dans la crainte d'être trop femme.

— Est-ce que tu es malheureuse, ma pauvre Camille ? Je ne m'en serais jamais doutée.

— Oui, Sylvie, oui, je suis malheureuse, car ces grandes passions que tu as rêvées dans ta jolie tête, je les aurais dans mon cœur, si je l'écoutais. J'étais née pour aimer passionnément, l'amour était un besoin impérieux de ma nature ; on m'a mariée à un homme incapable d'en ressentir ni d'en inspirer ; les leçons masculines de ma grand-mère m'ont servi à me vaincre. J'ai voulu dominer ces penchants presque irrésistibles, j'y ai mis de l'amour-propre, je m'en suis fait un point d'honneur, et j'ai réussi. Voilà pourquoi je suis le vicomte de Pocey les trois quarts de ma vie, pourquoi je monte à cheval comme un jockey, pourquoi je casse des poupées à quarante pas, pourquoi je fais des armes en vrai ferrailleur. Me comprends-tu à présent, Sylvie ?

— Tu es bien heureuse, avec de semblables goûts, que M^{me} la duchesse du Lude se soit chargée de ton éducation, car je ne vois qu'elle à la cour qui ait pu te donner des leçons d'académie.

— Tu crois donc que c'est par goût, ce que j'en fais ?

— Sans doute, ne viens-tu pas de me le dire ?

— Pauvre Montcalm, pensa la vicomtesse, à quelle belle idole d'argile as-tu porté l'encens de ton cœur ! »

X

LA COLOMBE

La marquise était, ainsi que je l'ai dit, une personnification véritable du siècle charmant dans lequel elle vivait. C'était un être d'une essence tout aristocratique, toute spirituelle, tout élégante, dont le cœur ne la gênait pas beaucoup, dont l'imagination avait un éclat radieux, sans qu'une ombre, même légère, vînt le troubler un instant. Elle ne voyait de la vie que les côtés agréables, et le mot *douleur* n'existait pas dans son vocabulaire. Elle s'était persuadé à elle-même qu'elle adorait M. de Montcalm; elle avait ses petites émotions, ses petits bonheurs, ses petits désespoirs, comme ces lacs en miniature placés dans nos jardins qui se figurent, lorsqu'un vent léger les agite, qu'ils ont des vagues et des flots. Elle avait cependant beaucoup de bonté, et une absence complète d'amour-propre, à force d'en avoir, c'est-à-dire qu'elle ne cherchait point à se prévaloir de ses avantages, parce qu'il lui paraissait impossible d'être jamais autrement.

La vicomtesse et Sylvie se comprenaient et se convenaient en apparence, mais il y avait un caractère bien différent chez ces deux femmes. La conversation que je viens de rapporter doit avoir donné la mesure exacte de cette différence que les événements de cette histoire développeront davantage encore.

Le jour fixé pour leur visite à Pocey, les belles amies montèrent en carrosse et partirent après le déjeuner. Trois lieues seulement séparaient les deux châteaux. Elles arrivèrent donc promptement et trouvèrent M. de Pocey dans son salon, jouant au trictrac avec l'aumônier, ainsi que l'avait dit sa femme. Le véritable vicomte était un homme de soixante-cinq ans à peu près, encore assez vert, grand,